

PIERRE VARÈNE

Une épidémie de meurtres



BeQ

Pierre Varène

Domino Noir # 013

Une épidémie de meurtres

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 456 : version 1.0

Une épidémie de meurtres

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

I

Délai mortel

Il y avait plusieurs années que George Ferron n'était pas venu à Montréal.

Aussi lorsqu'il avait traversé le Fleuve Saint-Laurent pour se rendre à Rimouski de Baie Comeau, pour aller prendre l'Océan Limitée, repassait-il avec plaisir ses souvenirs de la Métropole et se promettait-il quelques bonnes journées de vacances.

Pourvu que son oncle ne soit pas en trop mauvais état cependant.

C'était en effet un téléphone de son oncle, le vieil Eugène Clavet qui l'avait appelé en toute hâte à Montréal.

Il n'avait pas mentionné que sa santé fut très mauvaise, mais il avait insisté pour que George

s'en vint au plus tôt, qu'il désirait le voir pour affaires très importantes.

Maintenant on passait Saint-Hyacinthe et en moins d'une heure, il serait dans la grande maison de pierres de son parent.

C'est alors qu'on lui remit le télégramme.

Il hésita un instant à l'ouvrir : c'était probablement une mauvaise nouvelle. Son oncle devait être mort avant même qu'il n'arrivât.

Il lut cependant :

« George Ferron,

À bord l'Océan Limitée,

Veillez communiquer avec moi dès votre arrivée, avant même de voir votre oncle : c'est très important. Si vous ne pouvez m'atteindre, téléphonez ou rendez-vous chez le Dr Roger Latour.

(Signé) : Rosario Hébert. »

Rosario Hébert était l'avocat de son oncle,

tandis que Rosario Latour en était le médecin depuis plusieurs années.

Que pouvait bien signifier cet avertissement ?

Est-ce que son oncle se trouvait dans une position spéciale, qui nécessitât une préparation à l'entrevue ?

Le jeune architecte se posa ainsi différentes questions, puis décida de se rendre à l'injonction qu'il venait de recevoir.

De toute façon, les deux hommes mentionnés au télégramme étaient des amis de son oncle, il le savait depuis longtemps, et ces gens ne pouvaient lui vouloir du mal.

*

Donc aussitôt qu'il descendit à la Gare Centrale, George Ferron se dirigea-t-il vers les cabines téléphoniques.

Il ne prit qu'un instant à trouver le numéro de téléphone de l'avocat et l'appela à son bureau.

Mais là personne ne répondait.

Il fallait croire que monsieur Hébert était encore chez lui.

Un autre appel à sa résidence ne donna pas plus de résultat.

M^e Hébert était célibataire et demeurait dans un petit appartement. S'il était parti pour son bureau, il n'y avait probablement pas moyen de l'atteindre.

Pour ne pas perdre de temps, l'architecte chercha le numéro du médecin.

Mais là encore nouvelle déconvenue.

Le médecin était à l'Hôpital et il n'y avait pas moyen de l'atteindre là, car on lui répondit qu'il devait être dans la salle d'opération.

Très désappointé de ce contretemps, George Ferron décida alors de se rendre directement chez son oncle.

Il avait maintenant dépensé une vingtaine de minutes en téléphones infructueux et se les reprochait.

Il aurait été rendu en ce moment et son oncle avait tellement insisté au téléphone.

Quelle ne fut pas sa surprise en sortant de la cabine téléphonique de voir que la petite malle qu'il avait déposé à la porte n'était plus là.

Il ne s'agissait maintenant plus seulement de ses vêtements et de sa malle.

Elle contenait en effet autre chose de très grande importance.

C'était les plans d'une grosse maison appartement, qu'il avait apportés avec lui à Montréal, pour leur donner une dernière retouche, dans ses moments de loisirs.

Et il avait travaillé pendant plusieurs mois sur ces plans.

Il ne pouvait donc pas les perdre ainsi.

Aussi se mit-il en devoir de courir d'un bout à l'autre de la gare à la recherche de sa valise.

Après une quinzaine de minutes de va et vient, il aperçut un chasseur qui déposait une valise absolument semblable à la sienne dans un taxi, à la porte de la gare.

Il demanda poliment à qui appartenait cette malle et le passager du taxi avoua séance tenante qu'il y avait eu erreur, qu'il avait saisi cette malle à la porte de la cabine téléphonique et que, pressé, il n'avait pas remarqué l'erreur.

Une fois installé à son tour dans un autre taxi, George Ferron pensait à tous ces contretemps qui venaient de lui arriver et se demandait si c'était bien simplement des erreurs, ou s'il y avait autre chose là-dedans.

Son oncle avait eu une drôle de façon de lui parler et surtout d'insister pour le faire venir au plus tôt.

Quand il avait offert de prendre un avion cependant, le vieil oncle avait dit qu'il préférerait qu'il s'en tint au train, car l'avion lui faisait peur.

Avait-il des raisons spéciales d'avoir peur de l'avion ou si c'était simplement la crainte ordinaire que certaines personnes éprouvent pour ce genre de locomotion ?

Occupé par ses réflexions, le jeune architecte découvrit soudain qu'il n'était pas du tout sur la

route qui conduisait à la résidence de son oncle.

Il avait donné la bonne adresse cependant et le chauffeur avait eu l'air de comprendre.

Il le corrigea donc et constata avec dépit qu'il venait de perdre au moins une autre dizaine de minutes.

Qu'est-ce que cela voulait bien dire ? Pour le coup c'en était trop.

On avait voulu retarder son arrivée à la maison de son oncle.

Mais pourquoi ?

*

Pendant ce temps-là, le vieil Eugène Clavet s'impatientait rudement dans sa vieille résidence.

Il savait à quelle heure arrivait le train d'Halifax et ne comprenait plus maintenant que son neveu ne fut pas déjà dans la maison.

Il savait naturellement combien de temps on prend en taxi pour venir de la Gare Centrale et

n'ignorait pas que George prendrait un taxi.

Pour tout personnel dans sa résidence, il avait un certain Joseph Grégoire qui était à son service depuis au-delà de quarante ans.

Le domestique était passablement voûté et ne marchait plus bien vite, mais peu importait à Monsieur Clavet, car il était tellement habitué à lui qu'il n'aurait pas pu s'en passer.

Il l'appela donc pour lui demander :

– L'Océan Limitée doit certainement être entré en Gare. Je ne comprends pas que George ne soit pas ici en ce moment ?

– Peut-être y a-t-il du retard ?

– Ce rapide n'a pas l'habitude d'être en retard, mais avec cette guerre qui désorganise tout, cela pourrait bien arriver en effet.

– Voulez-vous que je téléphone, monsieur ?

– C'est ça. Appelle la Gare.

Le fidèle serviteur s'exécuta aussitôt, mais il ne put que répondre à son maître :

– Le train est entré en gare à l'heure

habituelle, monsieur.

– Alors, comment se fait-il que George ne soit pas encore arrivé ?

Le vieux serviteur resta là sans répondre.

On voyait cependant qu'une agitation inaccoutumée s'était emparé de son maître.

– Va à la porte d'avant et surveille la route pour voir si tu ne verrais pas venir un taxi.

– Immédiatement, monsieur.

Et le vieux serviteur, de son pas silencieux, auquel il s'était habitué depuis plusieurs années, surtout depuis la maladie de son maître, s'empressa de lui obéir.

Mais il déclara cependant d'en avant :

– Je ne vois rien venir, monsieur.

– Reste-la Joseph, et surveille la route. Tu introduiras George ici aussitôt qu'il se présentera.

Le vieillard se souleva sur ses jambes vacillantes et se dirigea lentement vers un vieux coffre-fort, non loin du fauteuil où il se trouvait.

Là il prit un coffret et le rapporta à son

fauteuil.

À l'aide d'une petite clef qu'il sortit d'un tiroir du pupitre, il ouvrit le coffre et s'affaira dans les documents qu'il contenait.

Puis il prit une liasse de papiers blancs dans un tiroir et commença à écrire de son écriture assez régulière encore.

*

George Ferron descendit enfin de taxi.

Le vieux serviteur l'introduisit aussitôt dans la pièce où se trouvait l'oncle et se retira.

En entrant le jeune architecte fut frappé de voir que son oncle demeurait immobile.

Il pensa aussitôt que l'autre dormait et s'assit en face de lui.

C'est en l'observant ainsi qu'il remarqua soudain que ses yeux étaient restés ouverts.

Il lui mit la main sur l'épaule et le vieillard pencha aussitôt, mais sans faire le moindre

mouvement de vie.

Il ne le pouvait pas en effet, car il était bel et bien mort.

Ainsi George Ferron était arrivé trop tard.

Mais pas de beaucoup, puisque Joseph l'avait vu en vie et lui avait parlé, quelques minutes auparavant.

Mettant en ligne de comptes les précieux moments qu'il avait perdus à téléphoner, à chercher sa malle et en taxi, il comprit immédiatement qu'on avait machiné ce retard afin de l'empêcher d'arriver plus tôt.

Qui avait bien pu faire cela ?

Pourtant Joseph était un vieux et fidèle serviteur, qui partageait la vie de son oncle depuis tellement longtemps.

Mais qui alors... ?

Un détail attira alors son attention.

Il prit aussitôt dans sa main la feuille de papier que Eugène Clavet avait commencé de recouvrir de son écriture.

On pouvait y lire, bien que l'idée du mort ne fut pas complétée :

« Je ne suis plus riche, George, car j'ai été volé par des amis, ils sont au nombre de cinq et m'ont roulé de la bonne façon. Pour les retrouver, tu... »

Mais il n'avait pu en écrire plus long et avait alors cessé de vivre.

Aucune trace de coup, ni de violence.

Machinalement, le jeune homme mit le document dans sa poche.

Il était écrit sur un papier tellement vieux et original que cela le surprit. Mais son oncle aussi était très vieux.

*

Les funérailles eurent lieu deux jours plus tard.

George Ferron n'avait pas encore parlé à qui que ce soit du document que son oncle avait

rédigé avant de mourir.

Sur la tombe du mort il avait rencontré plusieurs personnes, des hommes naturellement.

Il se demandait si les cinq faux amis se trouvaient au nombre des gens qui le comblaient de sympathies.

Joseph devait savoir à quoi s'en tenir.

Aussi une fois de retour à la maison, il lui demanda :

– Tu devrais connaître passablement les amis de mon oncle, Joseph ?

– Tous, monsieur. Vous n'oubliez pas que je suis au service de votre oncle depuis au-delà de quarante ans.

– Je sais, Joseph. Aussi je veux te poser une question.

– Allez, monsieur.

– Tu étais au cimetière tout à l'heure. Tu as vu plusieurs personnes qui se prétendent les amis de mon oncle. Pourrais-tu me dire s'ils étaient au complet ?

– En effet, monsieur, ils y étaient tous. Je viens de repasser leurs noms dans ma tête et je suis certain que je ne me trompe pas. Aimeriez-vous que je vous fasse la nomenclature ?

– Merci, pas pour le moment, Joseph. Nous y reviendrons.

– Très bien, monsieur.

Quand le vieux serviteur fut parti, George Ferron jeta les yeux sur le pupitre devant lequel il était assis en parlant à Joseph.

Il avait déposé le coffret dans le coffre-fort, la veille, mais il y avait encore là les feuilles de papier à écrire, qu’il avait trouvées surannées. Mais maintenant une autre chose attira plus fortement son attention encore.

On aurait dit que le papier avait changé de couleur.

Qu’est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ?

C’était le même format de papier absolument, mais la couleur avait changée. De cela il était absolument certain.

Sortant le document écrit de sa poche, il

constata que l'intérieur avait conservé sa couleur, plus fanée on aurait dit que les feuilles qu'il avait maintenant devant lui.

Probablement parce que la feuille avait été pliée et moins exposée à l'air.

Il se trouvait donc en présence d'un mystère très grave.

Son oncle n'était pas mort de causes naturelles, mais on l'avait bel et bien assassiné.

Comment ? Était-ce à l'aide de ce papier qui changeait ainsi de couleur ?

Il saurait bien s'en assurer.

Il était temps d'ailleurs qu'il commençât les démarches qu'il avait décidé d'entreprendre pour mettre à jour le complot qui avait ruiné son oncle et qui probablement l'avait fait mourir.

Il prit donc une feuille blanche et la mit dans sa poche.

*

Sa première visite fut pour un ami, un chimiste qui était maintenant professeur à Polytechnique.

Après les premières paroles de salutation, George Ferron demanda :

– Il faut que tu me rendes un service, mon vieux.

– Avec plaisir, George. De quoi s’agit-il ?

L’architecte sortit alors de sa poche la feuille blanche et déchira un morceau de celle sur laquelle son oncle avait écrit.

Il tendit les deux feuilles qui n’étaient plus semblables en lui demandant :

– Peux-tu me faire l’analyse de ces deux feuilles au plus vite ?

– Certainement. Si tu passes cet après-midi, je serai en mesure de te fournir les renseignements que tu me demandes.

– Très bien alors. Je reviendrai cet après-midi.

De là George Ferron s’en fut chez l’avocat de son oncle.

Il avait apporté avec lui le contenu du petit

coffre et se proposait d'en parler avec M^e Hébert.

L'avocat le reçut d'abord aimablement.

Il commença par offrir ses sympathies au jeune architecte, puis demanda :

– Je suppose que vous venez me voir au sujet des affaires de votre oncle ?

– C'est cela en effet.

– Je regrette de vous dire que votre oncle n'était pas aussi riche qu'il le paraissait. Au contraire, je crois savoir qu'il est mort passablement pauvre.

– Je constate en effet qu'il a fait de mauvais placements sur la fin de sa vie.

En disant cela, il déposa sur la table de l'avocat le paquet de titres et de billets, qu'il avait trouvés dans le coffret.

– Je suis au courant, répondit l'avocat. J'ai même ici une liste complète des valeurs et des billets de votre oncle.

– Pourquoi ne l'avez-vous pas avisé des pertes qu'il faisait ainsi ?

– Ce ne sont pas des pertes qu’il a faites, monsieur Ferron. Il avait distribué sa fortune aux pauvres avant de mourir et il ne voulait probablement pas qu’on sache qu’il avait agi ainsi. C’est pour cela qu’il a acheté des valeurs qui n’en sont que de face.

– Je ne comprends pas ce que voulez dire, monsieur.

– Les titres que votre oncle a laissés n’ont qu’une valeur nominale, mais en réalité on peut les acheter pratiquement pour rien. Je vous donne un exemple. Supposons que votre oncle se soit départi d’un demi-million à l’avantage de certaines œuvres de charité. Il a acheté pour quelques dollars des titres qui représentent un montant total égal à ce qu’il a donné. Ainsi on peut dire qu’il a encore des valeurs, mais elles ne valent rien.

– En définitive, vous prétendez qu’il a fait cela volontairement, qu’il ne s’est pas laissé imposer ces valeurs nulles ?

– Il m’avait parlé de ses grandes charités, sans me dire toutefois exactement la façon dont il se

prenait pour garder l'anonymat. Mais j'ai compris quand il m'a fait l'inventaire de ses biens.

– Je vois maintenant où vous voulez en venir, mais je ne comprends cependant pas très bien la ligne de conduite de mon oncle.

L'avocat commençait à se renfrogner, aussi devint-il plus sec pour dire alors :

– Je ne comprends pas plus que vous, monsieur Ferron, et je regrette de vous dire que je ne puis vous donner plus de renseignements.

– Si vous ne pouvez pas me renseigner sur les placements de mon oncle, vous pourriez peut-être me dire pourquoi vous m'avez télégraphié de vous voir avant d'aller chez lui...

– Télégraphier ? Mais jamais de la vie !

– Vous ne m'avez pas envoyé un télégramme à bord de l'Océan Limitée, lorsque je m'en venais de Rimouski, il y a deux jours, pour me demander de communiquer avec vous ou avec le docteur Latour, dès que je mettrai le pied à Montréal ?

– Mais pas du tout ! D’ailleurs j’étais absent de Montréal, à ce moment-là et je sais que le docteur Latour se rend toujours à l’hôpital l’avant-midi et là c’est très difficile de l’atteindre.

– Je ne comprends plus rien à ce qui m’est arrivé alors.

– Avez-vous le télégramme sur vous ? J’aimerais le voir...

George Ferron commençait à avoir des doutes sur l’ami et avocat de son oncle. Aussi résolut-il de lui cacher la teneur du télégramme.

Il répondit donc :

– Je montrerai le télégramme quand il sera temps. Pour le moment, je vais faire enquête sur le meurtre de mon oncle et sur celui qui en est l’auteur.

– Mais votre oncle n’a pas été assassiné. Il est mort d’une attaque cardiaque...

– C’est ce qu’on dit, mais je sais le contraire...

– Vous avez de drôles d’idées, jeune homme...

George Ferron prit alors congé de M^e Hébert

et sortit pour se rendre chez le médecin de son oncle.

En chemin cependant il décida d'arrêter chez son ami, le chimiste.

Ne sachant s'il était encore à son laboratoire, il téléphona et le trouvant là, le pria de l'attendre.

– Tu peux avoir des nouvelles de ton papier, mon vieux ? demanda le chimiste en ouvrant à George Ferron.

– Oui. As-tu trouvé quelque chose ?

– Mais naturellement.

– Qu'y a-t-il alors ?

– Le petit morceau quelque peu teinté contient un poison qui, respiré en grande quantité pourrait donner la mort.

– Et l'autre morceau ? La feuille complète ?

– Il y a eu du poison dessus, mais il est maintenant parti. C'est pour cela d'ailleurs que la feuille a changé de couleur. C'est le poison qui fait la différence de teintes.

– Tu es bien certain qu'il s'agit là de poison,

capable de tuer une personne ?

– Il n'est pas très fort. Il faudrait qu'un homme en très bonne santé en respire beaucoup et longtemps pour en mourir. Seulement je suis persuadé que si ces papiers ainsi empoisonnés, restaient pendant un certain temps dans une boîte, celui qui l'ouvrirait pourrait succomber s'il s'en approche trop près.

– Et pour un homme, un vieillard, qui souffrirait du cœur considérablement, ce serait dangereux, même en petite quantité.

– Oui, mon vieux.

– Comme ça je comprends...

– Que veux-tu dire là ? As-tu envie d'empoisonner quelqu'un ?

– Non. Il s'agit plutôt d'une personne qui a été empoisonnée au moyen de ces papiers.

– Tu vas avoir de la misère à prouver cela, car les traces du poison chez la personne qui l'a absorbé, si tel est le cas, seront très difficiles à trouver.

– Cela ne me fait rien. Je suis convaincu

maintenant qu'il y a eu un meurtre et c'est cela que je voulais savoir.

– J'espère qu'il ne s'agit pas de quelqu'un qui te touche de trop près ?

– C'est mon oncle, mais ne sois pas inquiet, je vais le venger.

Les deux amis se séparèrent après quelques moments de conversation.

*

Le docteur Latour était à son bureau et reçut affablement le jeune neveu.

L'avocat Hébert lui avait téléphoné naturellement pour lui faire part de la visite qu'il avait reçue.

Il n'avait pas envoyé le télégramme, lui non plus, et ignorait tout de l'affaire.

Seulement, il ajouta que son oncle était mort d'une attaque cardiaque, qu'il redoutait d'ailleurs depuis longtemps.

Depuis plusieurs années en effet, le vieux Clavet souffrait du cœur, et sa maladie n'avait fait qu'empirer.

On s'était attendu à sa mort depuis longtemps et ce n'était réellement qu'un miracle, qu'il ait duré si longtemps.

En quittant le médecin, le jeune homme se demandait s'il s'agissait là d'un des cinq faux amis que son oncle avait voulu mentionner dans sa lettre inachevée.

Il lui faudrait pourtant mettre la chose au clair et il se demandait comment il y parviendrait.

Son oncle avait certainement plusieurs amis, mais lesquels étaient les faux ?

S'il voulait venger la mort du vieillard, il lui faudrait faire le choix difficile.

Comme il ne possédait pas assez de renseignements cependant pour agir immédiatement, il décida de se rendre subrepticement à la résidence du mort, afin de faire une autre perquisition dans ses papiers et de tâcher de faire le choix.

II

Association vengeresse

Lors des funérailles de Eugène Clavet, il y avait plusieurs personnalités de la finance en plus de ses amis intimes.

Parmi les gens qui avaient connu le vieux financier à la retraite on avait pu remarquer un homme plus jeune peut-être que les autres, mais qui n'en était pas pour cela moins important.

Il s'agissait du jeune Simon Antoine, une jeune millionnaire, qui faisait parfois de courtes apparitions à la Bourse, mais qui passait pour être surtout un oisif.

Tout le monde connaissait Simon Antoine pour tel.

Quelques privilégiés seulement savaient que Simon Antoine était également le DOMINO NOIR.

Ceux qui le considéraient comme un oisif auraient été bien surpris s'ils avaient pu le suivre, dans ses expéditions et sa lutte continuelle, contre les pires criminels, ceux surtout que la Police ne parvenait pas à dépister.

Il avait connu le vieux Clavet et avait tenu à lui payer une dernière visite avant qu'il ne disparaisse sous terre.

C'est là, dans le cimetière même, qu'il avait vu se confirmer ses soupçons sur l'état de fortune de son vieil ami.

Il avait appris de façon certaine qu'il mourait pauvre, alors que tout le monde en général le considérait riche.

Il savait maintenant également que la cause de sa pauvreté semblait être de mauvais placements que n'avait cessé de faire à un certain moment Eugène Clavet, pourtant d'habitude si bien avisé.

Cela l'avait frappé plus que tout le reste et il se demandait s'il n'y avait pas là quelque chose de louche.

Après avoir réfléchi toute la journée à cette

question et surtout après avoir consulté son propre homme d'affaires, Ernest Desilets, il en vint à la conclusion que si Eugène Clavet était mort pauvre, c'est parce qu'il avait été trompé.

Il décida donc en plus de dévoiler les odieuses machinations des requins de la finance qui avaient ainsi abusé du vieillard.

Et à cette fin, dès que l'obscurité fut descendue sur la terre, il revêtit un complet noir, comme il le faisait toujours pour ses expéditions nocturnes et couvrit son visage d'un masque de même couleur, et partit dans la direction de la maison d'Eugène Clavet, afin de tenter d'y découvrir quelque chose qui l'aiderait.

*

Vers le même moment, George Ferron s'approchait clandestinement de la vieille maison de pierre.

Ne sachant pas encore si le vieux serviteur n'était pas au nombre des faux amis de son oncle,

il avait décidé d'entrer inaperçu, afin d'entreprendre solitairement sa tâche.

C'est ainsi que deux hommes, armés de bonnes intentions, cherchaient à entrer dans la même maison, à l'insu l'un de l'autre.

Aussi quand le jeune architecte pénétra subrepticement dans le vestibule qui donnait sur le petit boudoir où il avait trouvé la note, le Domino Noir était également dans le même vestibule, qui se dissimulait dans un coin d'ombre.

Comme ce dernier ignorait les intentions du jeune homme, il décida de le laisser agir, avant d'intervenir.

L'autre se dirigea directement vers la table de travail.

Il cherchait le tiroir quand la lumière se fit subitement, tandis qu'une voix disait :

– Que faites-vous ici ? Ah ! mais c'est vous monsieur George... ?

C'était Joseph Grégoire, qui avait entendu du bruit et qui s'était approché silencieusement de la

table où il avait compris que l'autre se dirigeait.

Il tenait à la main un revolver, mais quand il comprit qu'il s'agissait du neveu de son maître, il le baissa immédiatement.

Celui-ci répondit alors :

– Que faisiez-vous ici également, Joseph ?

– J'avais entendu du bruit et j'ai pensé que celui qui était responsable de la mort de monsieur Clavet, s'en venait subtiliser quelque chose dans ses papiers.

Comme ça, vous aussi croyez que mon oncle a été assassiné ?

– J'en suis convaincu. Mais vous dites, vous aussi ; de qui voulez-vous donc parler ?

– De moi. Je suis convaincu que mon oncle a succombé à une odieuse machination, qui a trait à la perte récente de sa fortune.

– J'ai pensé la même chose, monsieur George, et je suis promis de le venger. Il a été tellement bon pour moi, durant toute ma vie avec lui, que je lui dois bien cela.

– Alors nous allons nous associer dans cette œuvre, George. Acceptez-vous... ?

Naturellement. Et je suis bien honoré de votre proposition, monsieur George.

Le jeune architecte montra alors le document qu’il avait trouvé sur la table auprès de son oncle mort.

Le serviteur le lut attentivement, puis déclara :

– Je ne suis pas surpris que monsieur Clavet se soit ouvert les yeux à la fin, au sujet de ses faux amis.

– Mais il devait en avoir plus que cinq ? Qu’en pensez-vous, Joseph ?

– Naturellement, mais dans le document, il ne mentionne que cinq qui l’auraient trompé.

– Il s’agit donc de pouvoir faire un choix et ensuite de venger mon pauvre oncle.

– Je suis prêt à faire tout ce que je peux pour en arriver à cette fin, monsieur George.

*

À ce moment la porte d'entrée s'ouvrit et deux hommes entrèrent dans les vestibule, qui n'était pas encore éclairé.

La première chose qu'ils découvrirent fut la forme noire qui paraissait se mouvoir en direction du petit boudoir.

*

Convaincus qu'il s'agissait d'un cambrioleur, les deux arrivants se mirent à sa poursuite.

L'un d'entre eux même sortit un revolver et fit feu dans la direction de l'intrus.

Celui-ci répondit en visant haut naturellement.

Car cette forme noire n'était autre que le Domino Noir, et jamais il n'attaquait ou voulait blesser des gens animés de bonnes intentions.

Il usa plutôt d'une tactique étonnante, mais qui n'était qu'un des tours qu'il avait dans son sac.

Il s'élança bientôt au-devant de ses adversaires

au lieu de fuir.

Ceux-ci en furent tellement surpris qu'il restèrent figés sur place un moment.

Ils revinrent cependant bientôt de leur étonnement et se mirent en devoir de saisir leur proie.

Quand deux policiers de la Radio Patrouille, attirés par les détonations, firent irruption dans la maison, ils trouvèrent les deux derniers arrivants qui se tenaient solidement entre eux.

Il ne s'agissait ni plus ni moins que de M^e Hébert et du Docteur Latour, qui après s'être consultés au sujet de la démarche du neveu de leur ami et client, avaient décidé de visiter la maison du mort.

Ils avaient lutté avec celui qu'il croyait être un bandit, mais qui en réalité était le Domino Noir, mais celui-ci s'était éclipsé, comme il savait si bien le faire et les deux hommes avaient continué de lutter ensemble dans l'obscurité croyant chacun avoir capturé l'intrus.

Les policiers eurent de la peine à ne pas rire en

présence du spectacle qui se présentait à eux et s'enquirent du but de leur visite.

Quand ils eurent appris que les deux hommes avaient décidé de faire une visite à la vieille maison de pierres, afin de tenter d'obtenir des renseignements de Joseph Grégoire ou de George Ferron, ils se mirent à appeler, surpris de ne trouver personne déjà auprès d'eux.

Mais malgré les cris et les recherches les deux hommes demeuraient introuvables.

*

Ils avaient profité du remue-ménage à l'entrée pour disparaître de la maison par l'arrière.

C'est pour cela également que le Domino, s'était ingénié à se frayer un passage à leur suite, afin de les suivre.

Il n'avait pas compris cette visite clandestine du neveu, ni la fuite du vieux serviteur en sa compagnie, à l'arrivée des deux hommes.

Lorsqu'il eut constaté que les deux hommes étaient entrés dans une maison appartement, que Joseph paraissait connaître, le Domino Noir prit soigneusement le numéro et retourna chez lui.

Joseph avait introduit son nouvel allié dans un petit appartement meublé curieusement avec différentes sortes de meubles.

– Je ne savais pas que vous aviez un appartement en ville, fit alors remarquer George Ferron.

– Votre oncle était au courant. Je l'ai même meublé avec différents meubles qu'il me donnait de temps à autre. C'est pour cela que l'ameublement est tellement disparate.

– Je comprends que mon oncle avait une grande confiance en vous et qu'il vous aimait bien, Joseph ?

– J'ai été quarante ans à son service.

– Alors vous êtes bien décidé à le venger ?

– Je donnerais ma vie pour cela.

– Je ne crois pas que cela soit aussi dangereux. Mais nous allons travailler ferme.

– Par quoi pensez-vous que nous devrions commencer ?

– Il faudrait bien trouver les noms des cinq amis qui l’ont trompé. Parmi eux il y a sans doute un assassin. À moins qu’ils ne se soient tous concertés pour le faire mourir.

– C’est bien possible.

– Est-ce que tous ses amis étaient aux funérailles ?

– Oui et d’autres encore, qui le connaissaient moins.

– Ainsi notre meurtrier ou nos meurtriers étaient également là ?

– Sans aucun doute.

– Comment faire pour trouver les bonnes personnes ? Tiens j’ai une idée. Je vais faire la révision des titres et des billets qui représentent maintenant les résidus de la fortune de mon oncle. Nous pourrions probablement trouver ainsi ceux qui ont fait affaires avec lui et nous ferons enquête sur leur façon d’agir avec leurs clients dans le cours ordinaire de leurs transactions.

Le premier nom qui attira leur attention fut celui d'Arthur Montfort.

III

Le rapace

Au Club Saint-Denis, Simon Antoine était maintenant en conférence avec son conseiller financier, Ernest Désilets.

Il avait produit à celui-ci la liste des amis d'Eugène Clavet et tous deux l'étudiaient.

Au bout de quelques instants, Ernest Désilets déclarait :

– Je vois que votre liste comprend le nom d'un certain Arthur Montfort. Je n'aime pas ce type.

– Pour quelle raison ?

C'est un financier malhonnête et je suis certain que si votre homme a fait affaires avec lui, il s'est fait tricher.

– Quelle genre d'affaires opère Montfort ?

– Il s’empare du contrôle, même à coups de millions de certaines compagnies qui ont très bonne réputation, puis il vend certaines de ses actions à la hausse, ayant soin cependant de garder 51% du stock. Après il s’arrange pour déprécier les actions de la compagnie et offre à ses victimes de les racheter...

– À perte, je suppose ?

– Pas exactement. Il leur propose un échange pour d’autres actions de d’autres compagnies. Et il offre le prix que les autres ont payé.

– Mais ce n’est pas de l’escroquerie, au contraire.

– N’oubliez pas qu’il échange les actions pour d’autres qui ne valent absolument rien. Les victimes sont tellement contentes de se débarrasser de leurs parts qui ne font que descendre, qu’elles sont prêtes à risquer de les échanger pour n’importe quoi.

– Je comprends maintenant. Quel est le caractère du type ?

– C’est un rapace. Il a l’air d’un avare doublé

d'une physionomie d'aigle.

– Je vais lui rendre visite.

Le lendemain matin donc, Simon Antoine téléphona à Artnur Montfort pour obtenir un rendez-vous.

– À quel sujet ? demanda le financier véreux.

– J'ai certaines actions dont je ne suis pas très satisfait et je voudrais voir si vous ne m'échangeriez pas cela ?

– De quelles compagnies s'agit-il ?

– C'est de l'International Nickel et je trouve que cela ne monte pas assez vite. Je voudrais quelqu'autre mine qui serait appelée à faire plus de progrès...

– J'ai en plein ce qu'il vous faut, monsieur Simon. Venez à mon bureau sur la rue Saint-Jacques, vers les deux heures et demie.

– J'y serai.

Et après avoir fermé le téléphone le vieux renard se frotta les mains en pensant au gros coup qu'il allait faire avec le jeune homme, qui ne

devait pas avoir grande expérience, puisqu'il voulait se défaire d'aussi bonnes actions que le Nickel.

*

Vers les deux heures quinze, cet après-midi là, un vieux Rolls-Royce, certainement le seul aussi vieux en opération à Montréal, quoiqu'il pouvait bien en avoir une couple de semblable dans les garages, s'arrêta devant l'édifice où les bureaux d'Arthur Montfort occupaient tout le rez-de-chaussée.

Quelques commis ou assistants comptables qui guettaient par les fenêtres l'arrivée du patron, donnèrent le signal et aussitôt tout le monde se mit à l'ouvrage.

Le vieux Montfort était très sévère sur la question de perte de temps et ne tolérait pas de relâchement dans l'ouvrage à ses bureaux.

Au même endroit que d'habitude la vieille limousine s'arrêta et un vieillard courbé, avec de

grosses lunettes fumées en descendit, qui entra aussitôt dans le bureau privé qu'il était réservé là.

Cette pièce se trouvait située entre deux autres, qu'occupaient son secrétaire et son comptable en chef.

Aussitôt arrivé, il prit le téléphone inter-office pour ordonner à son secrétaire de sortir du coffre-fort et apporter tous les titres au porteur qu'il y avait là.

Immédiatement après il ordonna au comptable d'aller retrouver son secrétaire dans son bureau, qu'il le rejoindrait là.

Pour obéir à son injonction, le secrétaire devait aller dans le bureau général.

Le comptable entra donc dans le bureau du secrétaire, laissant le sien libre.

Arthur Montfort attendit à la porte de communication que le comptable fut parti, puis entra dans le bureau de celui-ci.

Ainsi quand le secrétaire arriva avec les titres, il n'y avait personne dans le bureau du patron.

Il déposa donc les titres et s'en retourna dans

son bureau.

Arthur Montfort, qui avait épié les marchements du secrétaire, rentra vivement dans son bureau, puis s'emparent des titres, les déposa dans une serviette et sortit par une porte privée, que les employés ne pouvaient pas voir.

Dans le bureau général, on pensait toujours que le patron était là et de leur côté le comptable et le secrétaire, attendaient sa visite.

Ils ne s'étonnaient pas trop du retard, car Montfort avait bien pu être retardé par un téléphone ou un visiteur.

L'événement fut certes l'exclamation d'un commis du grand bureau qui venait de jeter un coup d'œil dans la rue et qui voyais arriver la limousine du patron encore une fois, à peine quinze minutes après la première.

Il en descendit comme d'habitude et entra par sa porte privée.

On se demandait comment il se faisait que le patron fut sorti et revint aussi vite.

Quand deux minutes plus tard, Simon Antoine

se présenta, à deux heures et demie exactement, pour être fidèle au rendez-vous du financier, il fut introduit dans son bureau, au moment précis où ce dernier y entra.

– Vous êtes exact, monsieur Antoine, fit remarquer en souriant le vieux renard.

– C’est une habitude chez moi, répondit le jeune homme.

– Nous avons donc parlé d’échange d’actions. Je vais faire venir ce que j’ai à vous proposer.

Il sonna alors son secrétaire et lui donna l’ordre d’aller chercher un paquet de titres dans le coffre-fort.

Mais l’autre s’étonna et dit :

– Mais je viens justement de vous les apporter, monsieur Montfort. Vous les avez.

L’autre ne comprenait rien et commençait à craindre quelque chose qu’il ne pouvait comprendre.

– J’arrive à l’instant, dit-il, je ne puis toujours bien pas vous avoir demandé quelque chose...

– Vous m’avez parlé par le téléphone inter-office, il y a à peine 15 minutes, monsieur Montfort.

– Jamais de la vie ! J’arrive...

Le comptable en Chef vint à son tour parler du téléphone qu’il avait reçu lui-même et bientôt on découvrit qu’une autre personne avait imité le patron et s’était emparé de tous ses titres au porteur.

Inutile de décrire le désespoir du vieux financier.

*

Une autre scène plus joyeuse se passait dans le petit appartement de Joseph Grégoire.

Ce dernier y entra avec son nouvel ami, George Ferron.

– C’était parfait, Joseph ! s’exclama le jeune homme. Vous avez imité le vieux non seulement physiquement, mais la voix était tellement

ressemblante qu'ils se sont tous laissés prendre.

– Nous avons donc récupéré l'argent qu'il avait volé à votre oncle.

– Déposons le tout dans votre petit coffre ici et nous en ferons présent à des œuvres de charité, puisque telle était la volonté de mon oncle.

IV

L'avare

Pendant que le vieil Arthur Montfort s'arrachait les cheveux, Simon Antoine qui avait, sous le déguisement du Domino Noir, écouté certaines conversations entre George Ferron et Joseph Grégoire, savait maintenant à quoi s'en tenir.

Il comprenait que les deux vengeurs avaient commencé leur œuvre et même l'avaient devancé dans ses inquisitions.

Il s'empessa donc de rejoindre Ernest Désilets afin d'essayer de trouver un autre nom sur lequel il pourrait travailler.

Désilets qui était un des hommes les mieux renseignés dans la finance montréalaise, ne mit pas de temps à indiquer un autre nom sur la liste.

Il s'agissait cette fois d'Isaac Notman. Un homme retiré depuis quelques années, mais qui avaient fait beaucoup de transactions avec Eugène Clavet.

D'un autre côté, tout le monde savait que Notman n'avait jamais eu le dessous dans ses transactions.

Il avait même été tellement malhonnête, qu'il en était arrivé au point de ne se fier à personne, à aucune compagnie, ni à aucune banque pour confier ses valeurs.

Il avait donc converti la majeure partie de sa fortune en billets de banque, qu'il conservait dans un immense coffre-fort, dans sa résidence.

À cause de cette raison il ne recevait plus grand monde et maintenant plus de serviteurs qu'il n'en fallait, afin de se constituer une bonne garde.

*

Quand le Domino Noir, le soir même arriva

aux environs de la résidence de Notman, il remarqua une voiture arrêtée un peu plus loin que la maison et une autre en arrière.

Il y avait de la lumière au premier, dans le cabinet de travail de l'avare.

Sans se faire voir, il réussit à jeter un coup d'œil à l'intérieur.

Il arriva précisément au moment où George Ferron maîtrisait Notman et finalement l'envoyait rouler par terre d'un solide coup de poing qui le laissait sans connaissance.

Bien renseigné probablement par Joseph, qui connaissait tous ces hommes pour les avoir vus à maintes reprises, il savait où se trouvait la clef du coffre-fort et n'ignorait même pas la combinaison.

Il entreprit donc d'en extraire tous les billets de banque qui s'y trouvaient.

Il y avait là une véritable fortune et George Ferron se réjouissait de la facilité avec laquelle, il vengeait son oncle.

C'est à ce moment même cependant que les

événements se précipitèrent.

Le Domino Noir qui avait commencé par observer sans être vu du dehors, était entré par la fenêtre et s'avançait maintenant dans l'obscurité du fond de la pièce qui n'était éclairée que par une lampe de table, qui ne répandait aucune lumière au loin.

Il fut le premier à s'apercevoir que Notman avait repris sa connaissance et après avoir ouvert un tiroir de son pupitre tenait maintenant un revolver qu'il braquait dans le dos du jeune homme qui s'en retournait.

Le Domino ne voulait pas révéler sa présence trop vite. Aussi ne dit-il pas un mot, mais s'élança sur Notman au moment même où celui-ci pressait la gâchette de son arme.

Le coup partit, mais n'atteignit que le plafond.

George Ferron revint alors sur ses pas pour entrer dans la bataille.

Il voyait bien maintenant la forme noire en plus de Notman, mais il ne savait pas qui avait tiré.

C'est donc au Domino malheureusement qu'il s'en prit tout d'abord.

Cela donna une chance à Notman qui cherchait à tirer de nouveau.

Mais tout à coup l'obscurité se fit dans la pièce.

Une autre personne y avait donc fait irruption et avait tiré la corde de la lumière.

Notman tira encore, mais cette fois il n'avait pu viser.

Pour éviter à George Ferron d'être atteint, le Domino lui avait donné une poussée qui envoya le jeune homme sur Notman.

Quand il se releva il trouva un revolver sur le plancher et tira à son tour.

De la porte cependant venaient d'autres coups de feu, auxquels le Domino répondit aussitôt.

Finalement quand le silence se fit et que le Domino fit de la lumière à l'aide de sa lanterne sourde, il constata qu'il ne se trouvait plus qu'avec un cadavre ; celui de Notman.

Les deux autres personnes, Ferron et probablement Grégoire, s'étaient éclipsées.

Déjà la sirène d'une voiture de la police se faisait entendre et pour l'instant, le Domino Noir ne s'occupa que de s'éclipser afin de ne pas se découvrir avec le mort.

*

Quelques minutes plus tard il faisait son entrée au Club Saint-Denis dans la personnalité de Simon Antoine.

Là, il rencontra Arthur Montfort en compagnie du Chef de Police de la ville, qui discutaient de l'événement qui venait d'arriver chez Isaac Notman.

On parlait aussi naturellement du vol de Montfort l'après-midi même et le Chef s'inquiétait de l'audace des voleurs et même des meurtriers et se demandait si ceux-ci continueraient leur œuvre néfaste.

Simon Antoine qui avait eu connaissance de la

découverte du pillage des valeurs de Montfort, fut invité à prendre part à la conversation et fut ainsi en très bonne posture pour se renseigner.

Naturellement il en savait plus que les autres, car il avait la certitude qu'il s'agissait de l'œuvre de vengeance entreprise par George Ferron et Joseph Grégoire.

Il savait que trois autres financiers seraient encore leurs victimes mais qui... ?

De son côté Montfort, qui naturellement n'avait pas la conscience tranquille et qui était un ami de Notman, craignait pour quelques autres amis du genre de ce dernier.

Sur les instances du Chef de Police, il mit de l'avant le nom d'Hervé Morin.

Simon Antoine quitta aussitôt ses compagnons, pour aller demander conseil à Ernest Désilets sur la personnalité de Morin.

Il figurait sur la liste des amis du vieux Clavet et avait également très mauvaise réputation.

D'autant plus qu'il avait fait de nombreuses transactions avec Eugène Clavet.

Cette fois le Domino Noir serait en temps sur les lieux.

V

Le prétentieux

Hervé Morin demeurait au cinquième étage d'un grand hôtel de l'ouest de la ville.

Il avait quitté sa grande résidence de la montagne pour s'installer là afin d'être plus tranquille.

Personne ne savait, sauf ses intimes, où il demeurait et par-dessus le marché il ne recevait à peu près pas de visiteurs.

Son immense fortune avait été accumulée au moyen de transactions malhonnêtes et maintenant, il craignait de se faire voler en même temps que pour sa vie.

Il s'était donc organisé un appartement de quelques pièces, au bout de son étage, où il passait ses journées à faire de la musique, au

milieu d'une armée de serviteurs dévoués.

Il ne sortait pas souvent et quand il le faisait, personne ne le savait. Il avait même un ascenseur spécial qui pouvait lui permettre de sortir sans que personne dans l'immeuble ne le sache.

C'est donc dire qu'il n'était pas facile de le rejoindre.

Cela n'avait cependant pas rebuté Joseph Grégoire et son associé.

Le vieux serviteur pouvait à volonté imiter Arthur Montfort physiquement et il avait appris à parler exactement comme lui.

Le Domino Noir surveilla l'hôtel toute la journée qui suivit le meurtre d'Isaac Notman.

Le soir, vers les onze heures, il fut enfin récompensé de sa surveillance.

Il vit arriver près de l'hôtel le petit coupé qui y amenait Joseph Grégoire et Ferron.

Ce n'était pas tout d'arriver cependant, il fallait encore pénétrer dans le fameux appartement.

Quant à lui il n'était pas inquiet, car il avait déjà fait une expédition au cinquième étage, au moyen de l'échelle de sauvetage.

Il connaissait maintenant toute la disposition des pièces et était prêt à toute éventualité.

Pour le moment, en voyant entrer ses deux hommes dans le grand hall, il s'arrangea pour les suivre, sans se faire voir.

L'endroit était d'ailleurs passablement désert. On ne tolérait pas de flâneurs dans cette institution et les pensionnaires s'étaient presque tous retirés dans leur appartements.

Se glissant donc de colonne en colonne, le Domino Noir n'avait pas perdu la trace des deux autres.

C'est ainsi qu'il les entendit s'annoncer personnellement chez Hervé Morin, du comptoir en bas.

Il ne comprit pas naturellement toutes les raisons qu'ils avaient fournies, mais il trouvait quand même étrange qu'on le reçut aussi vite.

Il devait y avoir quelque chose d'anormal là-

dedans et il se demandait quoi.

Après s'être assuré qu'ils prenaient l'élévateur pour le cinquième, le Domino sortit donc de la place aussi subrepticement qu'il était entré et se hâta vers l'échelle de sauvetage qu'il avait déjà localisée.

Il avait à peine monté quelques échelons dans l'obscurité, qu'il entendit du bruit au-dessus de sa tête.

Il se demanda aussitôt si ses hommes avaient eu le temps de faire leur mauvais coup et descendaient maintenant.

De toute façon la route lui était coupée et il lui fallait rebrousser chemin.

Il se dissimula donc dans un coin d'ombre, prêt à l'action si le besoin s'en faisait sentir.

Un homme portant deux malles mit bientôt pied à terre et aussitôt le bruit d'un moteur automobile fut perceptible.

Une grande limousine qu'on lui avait décrite comme étant celle d'Hervé Morin, s'arrêta non loin et le conducteur, en uniforme, descendit pour

ouvrir la portière arrière.

Le Domino Noir comprit aussitôt que Grégoire et Ferron s'étaient fait jouer cette fois.

Ils avaient été prévenus par leur victime même, qui les avait fait monter à son appartement pour être plus sûr de leur échapper par l'arrière.

Morin n'était plus qu'à une vingtaine de pas de sa voiture, quand le Domino aperçut Grégoire et Ferron qui après avoir contourné l'hôtel arrivait à toute vitesse.

Le jeune homme s'accrocha aux deux malles de Morin et choisissant la plus petite allait s'enfuir avec, quand l'autre se ressaisit à temps et sortit son revolver, pour faire feu sur son voleur.

Ce que voyant Joseph Grégoire ouvrit le feu de son côté, afin d'effrayer probablement sa victime.

Les revolvers du Domino Noir entrèrent également en action, dans le même but et bientôt ce fut une fusillade générale où on ne se comprenait plus.

Le chauffeur avait eu le temps cependant de

s'emparer de la dernière malle de son maître et de pousser celui-ci dans la voiture.

Un moment plus tard, il partait à toute vitesse, juste au moment où les derniers coups de feu s'éteignaient pour faire place aux sirènes des voitures de la police.

Le Domino rentra de nouveau dans l'ombre et voyant que tout le monde intéressé avait disparu, s'en alla flâner au Club pour voir s'il n'apprendrait pas quelque chose là.

À peine quelques minutes après son arrivée, le Chef de la Sûreté se montra à son tour et l'apercevant l'interpella :

– Hé ! Simon, êtes-vous au courant de ce qui vient de se passer chez Hervé Morin ?

– Non. Ne me dites pas qu'il vient d'être volé, lui aussi ?

– Il a été volé et est mort.

– Avez-vous pris les auteurs de ces forfaits ?

– Non, pas encore, mais ce sont certainement les mêmes que dans les cas de Montfort et de Notman.

- Morin a été tué chez lui, je suppose ?
- Non, dans son auto en s'enfuyant.
- Comment cela ?
- On a retrouvé sa voiture qui venait de collisionner un gros camion. Le chauffeur était sans connaissance et Morin avait une balle dans le cœur.
- On ne l'a pas dépouillé alors ?
- Au contraire. Il était parti de l'hôtel avec deux valises, dont l'une contenait de l'argent et des titres au porteur, et cette dernière a justement disparue.
- Et vous croyez...
- Je viens de rencontrer Arthur Montfort et il est certain qu'il s'agit de la même bande que dans son cas.
- Ce n'est plus drôle du tout. Qu'allez-vous faire ?
- Il importe de chercher sur qui vont se porter les coups des bandits et de prendre les moyens de surveiller la personne menacée.

Arthur Montfort arriva sur les entrefaites et paraissait plus déprimé que jamais.

À son avis Norman Smith serait l'homme tout désigné pour venir à la suite de Morin.

Simon Antoine écoutait la conversation en auditeur muet maintenant.

Il en savait plus long que les deux autres cependant, mais pas encore assez pour tout comprendre.

Il avait assisté à quelques conciliabules entre Joseph Grégoire et George Ferron, mais il ne savait pas que ces deux hommes cherchaient à tuer leurs victimes.

Il était au courant de l'œuvre qu'ils avaient entreprise, mais il ne pouvait se résoudre à les croire des assassins.

Y avait-il là-dessus un mystère qu'il n'aurait pas encore percé ?

*

De leur côté, Grégoire et Ferron s'étonnaient du nouveau meurtre.

Après avoir mis leur nouvelle prise en sûreté, ils discutèrent donc de la chose dans le petit appartement du vieux serviteur.

– Vous avez le coup de revolver facile, Joseph, disait George Ferron. Il me semble pourtant que nous pourrions en arriver à notre but, sans tuer.

– Je suis bien surpris de ce que je viens d'apprendre avec vous par radio. Je ne pensais pas qu'aucun de nos coups n'aient pu atteindre Morin. Je tirais en l'air autant que possible.

– Moi aussi. Mais il y avait certainement une autre personne qui faisait également le coup de feu. Je me demande si celle-là n'est pas le véritable auteur de la mort de Morin.

– N'oubliez pas qu'il y avait également un troisième larron dans l'affaire Notman.

– C'est bien vrai. Quoiqu'il en soit nous ne savons pas qui est cette personne et si nous étions découverts, nous passerions certainement pour

des meurtriers.

– Ce n'est pas que ces types ne méritent pas la mort, eux qui ont fait mourir, votre oncle, ou du moins l'un d'eux. Mais nous n'avons pas besoin de nous attaquer à leur vie.

– Cela va nous conduire loin, je crains bien.

– C'est peut-être moi, monsieur George, qui suis responsable, quoiqu'involontairement.

Il s'assit alors à une petite table et prenant une feuille de papier écrivit une confession relative au meurtre de Notman.

Puis un autre concernant la mort d'Hervé Morin.

Il prit les deux papiers et les donna à son compagnon, en disant :

– Si vous êtes jamais pris, vous produirez ces deux documents et cela vous tirera d'affaires.

– Et vous Joseph ? Je ne puis accepter cela. Je suis autant responsable que vous.

– Moi, j'aurai bien le temps de me sauver et de me rendre dans un endroit où la police ne

m'atteindra pas.

– Je vais faire une chose. Je vais faire des confessions identiques, pour le cas où ce serait vous qui seriez pris.

Malgré les protestations du vieux serviteur, celui-ci accepta enfin les documents et les empocha.

Satisfaits les deux amis se serrèrent la main et Ferron demanda avec un sourire :

– Au suivant maintenant !

– Vous ne prenez pas beaucoup de repos, répondit Joseph Grégoire.

– Je ne serai pas capable aussi longtemps que mon oncle ne sera pas complètement vengé.

– Alors, si vous voulez un autre nom, je crois ne pas me tromper en disant que Norman Smith s'est emparé frauduleusement de plusieurs propriétés appartenant à votre oncle.

– Vous en êtes certain ?

– Absolument.

– À son tour d'abord.

VI

Le peureux

Le Domino Noir avait eu encore une entrevue avec son conseiller Désilets et celui-ci avait prononcé le même nom que Joseph Grégoire.

Mais cette fois il ne voulait pas se faire devancer.

Cependant comme il ne connaissait pas l'adresse de Norman Smith, il fut obligé de dépêcher son principal assistant, Benoît Augé, reporter au Midi, pour faire suivre le couple de la vengeance.

Le lendemain soir, Benoît Augé lui téléphonait que les deux hommes étaient stationnés en face d'une résidence de la rue Victoria, dans la Montagne.

Le jeune journaliste avait vérifié dans

l'Annuaire Lowell et n'avait trouvé aucun nom pour le numéro correspondant de la maison en question.

Norman Smith devait être craintif, à cause des ses mauvais coups probablement et tenait à vivre solitaire.

Le Domino Noir se rendit cependant à l'adresse indiquée où il arriva juste au moment où George Ferron venait d'entrer avec son compère, déguisé cette fois encore comme Arthur Montfort.

– Sont-ils là depuis longtemps ? demanda le Domino à son assistant.

– Cinq minutes à peine, même le jeune Ferron ne doit être à l'intérieur que depuis une minute seulement.

– Ils ne sont donc pas entrés ensemble ?

– C'est l'autre sous le déguisement de Montfort qui est entré le premier. Il a dû se faire ouvrir à cause de cela probablement et a ensuite introduit son compagnon.

– L'as-tu revu ?

– Non. La porte était probablement restée débarrée.

– Reste ici et surveille, pendant que j’y vais moi-même.

Il put donc entrer premièrement dans un vestibule qui n’était pas éclairé.

Un bruit de voix lui indiqua aussitôt qu’on discutait dans la pièce voisine.

Comme la porte était entrouverte, il lui fut possible de tout entendre et même de voir, sans être vu lui-même.

Comme question de faits George Ferron avait suivi son compagnon à l’intérieur et avait atteint Smith, sans que celui-ci puisse faire le moindre mouvement pour appeler à l’aide.

Le jeune homme avait sorti son revolver, mais il le rentra bientôt, car Smith paraissait vouloir être prêt à traiter d’affaires.

Joseph Grégoire jouait son rôle si bien, que George Ferron avait peine à le reconnaître.

– Que me voulez-vous ? avait demandé Smith à son dernier visiteur.

– Vous avez volé des propriétés à mon oncle, je veux les ravoir ou leur valeur.

– Vous n’êtes pas capable de prouver ce que vous avancez-là.

– C’est ce que vous croyez.

Arthur Montfort avait alors pris la parole pour dire :

– Vous êtes aussi bien de céder, Smith, si vous ne voulez pas avoir le sort de Morin et de Notman.

– Vous avez donc consenti à vous laisser dépouiller, vous ?

– Il le fallait bien.

– Je voudrais avoir quelques jours au moins pour décider une affaire si importante.

Mais George Ferron avait répondu :

– C’est tout de suite que je veux l’argent, sinon...

En disant cela il s’était levé et prenait un air menaçant.

– Puisqu’il le faut, décida alors Norman

Smith, en se levant également pour se diriger vers un coffre-fort qui faisait un coin de la pièce.

Mais en se tournant, il avait déjà un revolver dans la main et tirait un coup qui ne porta heureusement pas.

C'est ce moment que le Domino choisit pour entrer en cause.

De sa cachette il s'élança dans la pièce avec l'idée cette fois de sauver la vie des deux autres.

Comme le pseudo Arthur Montfort paraissait vouloir s'occuper de Smith, le Domino Noir choisit George Ferron pour adversaire.

Mal lui en prit cependant car un cri de triomphe s'échappa alors des lèvres de Smith.

Il venait d'appuyer sur un bouton et le plancher s'était ouvert en dessous des deux hommes.

Le Domino Noir et Ferron tombaient dans un cave profonde.

Habitué à prendre contrôle des événements à mesure qu'ils se produisaient et même s'ils paraissaient lui être contraires, le Domino Noir

s'arrangea pour tomber par-dessus Ferron.

Puisqu'il fallait que l'un des deux serve de tampon à l'autre, le Domino Noir voulait être celui à rester debout.

Il fut cependant déjoué dans ses plans, car les deux hommes s'arrêtèrent bientôt dans leur chute.

Ce ne fut que momentanément cependant, mais assez pour produire l'inverse de ce que le Domino Noir attendait.

Il tomba sous son compagnon et s'assomma à moitié sur le fond de l'espèce de cave cimentée où ils étaient tombés.

George Ferron après avoir constaté que son homme était sans connaissance se mit en devoir d'explorer sa nouvelle prison.

Il réalisa bientôt qu'il se trouvait dans un réduit sans fenêtre à environ une douzaine de pieds du plancher.

Il s'agissait maintenant de sortir de là et cela ne lui paraissait pas facile.

Cependant en explorant les murs avec ses mains, il découvrit bientôt un genre de corde qui

pendait et dont le bout atteignait ses lèvres.

Il commença par tirer dessus de toutes ses forces et constata qu'elle tenait ferme.

S'aidant de ses pieds sur le mur il commença son ascension.

Il se rendit ainsi jusqu'au plancher et réussit sans trop de mal alors à ouvrir la porte de la trappe qui n'avait pas l'air fermée hermétiquement.

Un dernier effort lui permit de sauter enfin sur le plancher.

Près de la porte son camarade Grégoire l'attendait.

– J'avais peur de ne plus vous revoir, monsieur George, dit le domestique.

– Et moi j'avais bien peur de ne plus être capable de sortir de là. Mais puisque j'y suis, sauvons-nous avant que la police n'arrive.

– Avez-vous Smith.

– Je ne l'avais pas regardé encore...

Le jeune homme jeta un coup d'œil derrière le

bureau où l'homme était assis et constata qu'il était mort, d'une balle au cœur.

– Je me demande qui a bien pu le tuer, dit alors Ferron.

– C'est peut-être moi, il me semble pourtant bien que non, fit le domestique.

– C'est peut-être moi. Mais sauvons-nous nous reparlerons de cela plus tard.

Benoît Augé, qui surveillait dans la rue en face de la propriété de Smith, avait entendu les coups de feu et avait vu sortir Ferron et Grégoire, déguisé en Montfort.

Mais un moment avant il avait également remarqué un autre homme et ne voyant pas revenir le Domino Noir, jugea qu'il devait lui être arrivé quelque chose.

Il décida donc d'entrer à son tour pour aller à la rescousse.

Il eut beau chercher dans toute la maison, il n'y avait plus aucune trace du fameux pourchasseur de criminels.

Il était devant le cadavre de Smith et se

demandait ce qu'avait bien pu faire le Domino, quand une détonation assourdie, qu'il reconnaissait pour être un signal de détresse, retentit en dessous de lui.

En un instant il fut sur le paquet et découvrit la trappe, sous un tapis qui avait été habilement fixé juste au-dessus des deux battants de la porte double.

Le Domino Noir avait à moitié repris ses sens et deux minutes plus tard, il était auprès du journaliste.

Mais au même instant, des policiers faisaient irruption dans la maison, coupant au Domino et à son compagnon, toute chance de retraite par la porte principale.

C'est alors que Benoît Augé suggéra le toit. Il avait eu le temps, au cours de sa faction de remarquer une fenêtre de la maison de Smith qui surplombait le toit voisin, moins haut.

Ils eurent donc le temps de se faufiler par là avant que les policiers n'ouvrent le feu sur eux.

Le Domino Noir partit alors immédiatement pour son appartement afin de changer de vêtement. Il était maintenant sans gilet, puisque c'est son vêtement qui s'était pris dans la porte de la trappe, avait arrêté sa chute momentanément et enfin une fois déchiré avait servi au jeune Ferron à s'échapper.

VII

Le meurtrier

Simon Antoine était encore à se faire donner un massage, dans sa spacieuse chambre de toilette, quand le téléphone sonna et il entendit la voix de Arthur Montfort qui disait :

– Il vient d’arriver encore un événement qui pourrait vous intéresser, monsieur Simon, puisque vous avez été témoin des débuts de la série de crimes, qui s’abat maintenant sur mes camarades de la finance.

– De quoi s’agit-il donc, monsieur Montfort ?

– Norman Smith vient d’être tué et de six grands amis que nous étions avant la mort de Monsieur Clavet, il ne reste maintenant plus que Donald Walton et moi-même.

– Vous devez avoir peur alors ?

– Moi, j’y ai passé. On m’a volé, mais j’ai encore bien plus peur pour Walton.

– Où demeure-t-il ? Il me semble que je n’ai jamais entendu parler de lui.

– Il occupe tout le dernier étage d’une grande conciergerie qui lui appartient sur la rue Sherbrooke ouest, numéro 3000. Cela me paraît bien difficile de parvenir jusque-là, mais les bandits qui s’acharnent sur nos troussees me paraissent bien habiles. De toute façon, je dois m’y rendre avec le Directeur de la Sûreté, tout à l’heure, et c’était pour vous inviter que je vous téléphonais.

– J’irai peut-être vous rejoindre, pour le moment, je suis retenu ici.

– J’avertirai qu’on vous laisse monter alors.

– Merci.

*

C’était toute une cérémonie que de pénétrer

dans l'appartement de Donald Walton.

Joseph Grégoire le savait cependant et, toujours déguisé comme Arthur Montfort, il s'arrêta chez le portier pour lui demander de l'annoncer par téléphone en spécifiant naturellement le nom de Montfort et ajoutant qu'il amenait un ami avec lui pour parler d'affaires.

À sa grande surprise, Donald Walton répondit aussitôt qu'il attendrait immédiatement Arthur Montfort et son ami.

L'ascenseur les conduisit directement en haut et les deux hommes furent reçus par le secrétaire de Walton, qui les introduisit en souriant obséquieusement dans un vaste cabinet de travail où trônait Walton.

Celui-ci ne leur donna pas le temps d'ouvrir la bouche et commença :

– Je sais qui vous êtes, tous les deux : Joseph Grégoire et George Ferron. Vous avez dépouillé quatre de mes amis et tué trois, et vous alliez tenter la même chose sur moi.

Joseph alla pour sortir son revolver, mais la voix du secrétaire se fit alors entendre.

Il était resté en arrière de lui dans la vaste pièce et couvrait les deux hommes de son revolver.

– Pas un mouvement, dit-il, ou je vous tire comme de vulgaires voleurs et assassins.

Les deux intrus prirent donc le parti d'attendre une occasion de se déprendre du piège où ils étaient tombés.

Mais Walton prenait la parole :

– Je sais ce que vous faites depuis la mort du vieux Clavet. Je vous attendais. Je savais qu'il ne s'agissait pas de Arthur Montfort, tout à l'heure, car il est descendu de mon appartement, à peine une dizaine de minutes avant votre arrivée. Si vous avez pu jouer les autres, vous n'en viendrez pas à bout avec moi.

– Vous n'êtes pas capable de prouver cela, répondit Joseph par manière de bravade.

– Nous verrons bien. En attendant, je veux avoir tout ce que vous avez enlevé à mes

malheureux amis Montfort, Norman et Morin.

Joseph ne répondit pas, car on venait à l'instant même d'introduire une personne qui lui ressemblait étrangement, ainsi que deux autres hommes le Chef de Police et Simon Antoine.

– Vous arrivez en temps, fit alors Walton, je suis en mesure de vous livrer les voleurs et les assassins qui ont fait tant de ravages dans le monde de la finance récemment.

Le Chef de Police n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles.

Ainsi ce règne de terreur qui lui avait donné tant de trouble, allait enfin prendre fin.

Le policier était rayonnant. Simon Antoine en profita alors pour lui demander la permission de faire monter Benoît Augé, un jeune journaliste qu'il protégeait, afin de lui donner la primeur de la nouvelle.

Le Chef n'en était pas fâché, car il savait que de tous les journalistes Augé celui qui lui faisait toujours le plus de compliments.

*

Quand le journaliste fut rendu dans le cabinet de travail, il s'exclama :

– Je comprends maintenant pourquoi j'ai vu deux monsieurs Montforts, ce soir alors que j'étais à l'affût de nouvelles devant la résidence de Norman Smith.

– Que voulez-vous dire par là ? demanda le Chef.

Mais ce fut Joseph Grégoire qui parla le premier.

– Excusez-moi, Chef, mais je voudrais poser une question au journaliste qui résoudra probablement les meurtres de Notman, Morin et Smith.

– Je vous le permets, Grégoire, car vous êtes dans de bien mauvais draps actuellement, mais je veux donner chance égale à tout le monde de se dépendre.

– Merci Chef.

Puis s'adressant au journaliste :

– En me regardant comme il faut pouvez-vous dire lequel des deux Montfort, le vrai ou le faux, est entré le premier dans la résidence de Norman Smith.

– Je suis certain que c'est le véritable.

– Et moi, quand suis-je arrivé ?

– Longtemps après. Lorsque les premiers coups de feu furent échangés dans la maison. On avait déjà tiré quand vous êtes entré.

George Ferron regarda Joseph et dit à son tour :

– Ainsi, il y a eu erreur. Je me trouvais avec le véritable Arthur Montfort, dans le bureau de Smith.

– C'est bien le cas, répondit Joseph. Nous avions décidé d'entrer à intervalles différents. Moi le premier naturellement et vous ensuite, mais j'ai été retardé et le véritable Montfort est entré, puis vous l'avez suivi.

– J'attendais de l'autre côté de la rue que vous entriez et ainsi je réalise que ce n'était pas vous.

– Vous allez constater d’autre chose immédiatement, monsieur George. Vous allez voir.

S’adressant alors au Chef de Police, il demanda :

– On a dû faire l’autopsie des victimes qu’on m’attribue, n’est-ce pas ?

– Des deux premières, j’en suis certain et celle de Smith doit être en cours actuellement.

– A-t-on retrouvé les balles qui ont tué les financiers ?

– Oui. Pourquoi ?

– Veuillez les comparer avec...

Mais le véritable Arthur Montfort ne lui laissa pas le temps de continuer.

Il avait déjà sorti son revolver et criait à Walton :

– Vite aidez-moi. Nous sommes tous aussi coupables dans cette affaire-là.

Au même moment le secrétaire de Walton tirait un coup dans la direction du Chef de Police,

tandis que Walton sortait son revolver.

Mais le secrétaire avait été trop nerveux et il fut abattu à l'instant même par le Chef lui-même, tandis que Benoît Augé qui se trouvait à deux pas de Montfort profita d'un moment d'hésitation de ce dernier pour le désarmer.

Simon Antoine s'était précipité sur Walton et en était venu à bout facilement.

Celui-ci qui n'avait pas pu s'introduire dans la place sous le déguisement du Domino Noir, avait trouvé le moyen de faire monter son jeune ami Augé, qui expliqua ce que nous venons de voir.

En sortant de la maison de Smith, Benoît Augé lui avait parlé des deux Montfort et cela lui avait expliqué toute l'affaire.

Joseph, sous le déguisement de Montfort, ainsi que Ferron, cherchaient à récupérer l'argent dont le vieux Clavet avait été dépouillé, mais c'était le véritable Arthur Montfort qui les suivait et tuait les financiers.

Il fallait cependant le prouver et la mention du revolver et des balles avait fait se découvrir

Arthur Montfort.

Même il venait de révéler que Walton avait aussi des affaires là-dedans.

Il ne s'agissait plus que de mettre l'affaire au clair maintenant.

Ce fut le secrétaire de Walton qui ajouta le point final.

Quand il fut interrogé à l'hôpital, il révéla tout ce qu'il savait.

D'abord les combines des cinq faux amis pour dépouiller Eugène Clavet.

Plus tard Donald Walton avait pris que Clavet était sur le point de révéler à son neveu les doutes sérieux qu'il avait maintenant sur ses amis.

C'était donc Walton qui avait envoyé le faux télégramme et ensuite avait trouvé le moyen de se rendre chez Clavet pour jeter la poudre empoisonnée sur les feuilles de papier, qui avait finalement tué le vieux malade.

Mais quand Ferron et le vieux Grégoire avaient commencé leur campagne de récupération, Montfort et Dalton avaient eu peur

que les autres financier dépouillés ne se décidassent à parler et à déclarer Walton.

C'est pourquoi Montfort avait fait le tour pour se débarrasser de témoins gênants.

Cet ouvrage est le 456^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.